

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Philippe Burrin (séance du lundi 28 avril 2003)

**Pierre Messmer :** Vous avez rappelé l'attention que Hitler portait au commandement militaire, au point qu'il a pris le commandement en chef de l'armée de terre. Cette attitude s'explique sans doute en partie par son expérience de la guerre de 14-18. Il est bien connu que tous les combattants, dans toutes les guerres, détestent les états-majors. Ceux de la guerre de 14-18 étaient particulièrement détestables, en raison de leur inhumanité.

Hitler fut donc commandant en chef de l'armée de terre et, jusqu'à la fin de 1942, les choses se présentèrent plutôt bien. Mais alors se produisit l'inversion de tendance, avec Stalingrad, avec le débarquement américain en Afrique du Nord, avec la stabilisation de la guerre dans le Pacifique. A partir du début de 1943, Hitler ne connaîtra plus que des défaites. A partir de quand pensez-vous qu'il ait compris que l'Allemagne avait perdu la guerre ?

\*  
\* \*

**Jean Tulard :** Il y a un point commun entre Staline, déjà évoqué ici, et Hitler, c'est la référence constante à l'histoire nationale. Staline s'est posée en héritier de Pierre le Grand, et Hitler de Frédéric II. De même qu'à la fin des années trente Staline demande à son réalisateur préféré, Petrov, un film sur Pierre le Grand, dans lequel la référence à Staline est implicite, de même Hitler demande à Veit Harlan, le sinistre réalisateur du Juif Süß, une vie de Frédéric le Grand, qui s'appelle *Le Grand Roi*. Cette référence à Frédéric II se retrouve dans le dernier film nazi, *Kolberg*, où Napoléon est confronté au tombeau de Frédéric II. Cette obsession de Frédéric II poursuit Hitler au point que dans le bunker, lorsqu'il apprend la nouvelle de la mort de Roosevelt, il se souvient du miracle qui avait sauvé Frédéric II pendant la guerre de Sept Ans et pense encore gagner.

\*  
\* \*

**Alain Besançon :** Permettez-moi de vous soumettre quelques opinions glanées au fil de mes lectures afin que vous nous disiez comment vous les jugez.

Ernst Nolte commet à mon avis deux fautes à propos du nazisme. Premièrement, il l'envisage comme étant essentiellement une réaction au bolchevisme. Deuxièmement, il l'envisage comme un prolongement du fascisme. On comprend la démarche du nationaliste allemand qu'était Nolte et qui cherchait à défléter la responsabilité de l'Allemagne vers le bolchevisme et vers le fascisme italien.

Sébastien Haffner distingue très nettement la conquête de démocratisation sauvage, celle des S.A., qui dure à peu près du début des années trente jusqu'à la nuit des Longs Couteaux, puis la période du nazisme à visage humain et des compromis avec la droite allemande, qui dure jusqu'en 1938, et enfin la reprise de la révolution, mais non plus avec les S.A., qui sont des brutes, mais avec l'armée idéologique bien entraînée des S.S. Là sont détruits tous les cadres anciens de l'Allemagne et, vers l'extrême fin de sa vie, Hitler applique une politique quasi-bolchevique, fasciné qu'il est par Staline.

Dans son livre *Diplomatie*, Kissinger estime qu'Hitler a récolté ce que Stresemann avait semé et que tous ses succès de politique étrangère avaient été préparés par Stresemann.

A ces considérations, j'en ajouterai deux, personnelles. Une des raisons pour lesquelles l'Allemagne a tenu jusqu'au bout est qu'elle avait découvert en Russie l'horreur du système soviétique, dont d'ailleurs la propagande de Goebbels se servait comme d'un repoussoir.

Enfin, il me semble que l'Allemagne a perdu la guerre le jour où elle arrêta l'offensive contre Moscou, en décembre 1941. A partir de ce moment-là, le régime bolchevique ne pouvait plus être renversé et, quelques jours après, l'Amérique entra en guerre. La victoire était donc irrémédiablement compromise et ce, de façon aléatoire, à cause de fautes militaires et politiques précises : l'invasion de la Russie, dans laquelle on n'a pas promis l'indépendance aux Ukrainiens, dans laquelle on n'a pas dissous les kolkhozes et dans laquelle les nazis ont commis des crimes atroces.

\*  
\* \*

**Jacques Dupâquier :** L'hitlérisme était-il entièrement rationnel ? Vous parlez d'Hitler comme d'un personnage charismatique. J'ai eu l'occasion de visionner toutes les actualités allemandes de 1934 à 1945. Lorsque l'on voit Hitler lors de ses débuts de chancelier, petit, habillé d'un imperméable minable, face à Hindenburg, énorme, colossal, avec son casque et son sabre, il n'a vraiment rien de charismatique. Pourtant, quelques années après, tout est retourné. Le succès d'Hitler auprès de la population allemande ne relèverait-il pas plutôt de l'hystérie religieuse ? La vue des grandes cérémonies du Reich le confirme, avec leur organisation stricte, avec les décors monumentaux, la musique wagnérienne, la longue attente qui broie les nerfs des gens avant l'apparition du Führer. En fait Hitler a complètement aliéné les Allemands par ces cérémonies wagnéro-païennes.

On peut se demander si Hitler n'a pas été influencé par les manifestations de masse de la social-démocratie qui, elle aussi a utilisé largement les drapeaux et les chants. Il convient de rappeler que le drapeau hitlérien, c'est le drapeau rouge frappé d'une croix gammée. Hitler se présentait du reste au début comme un révolutionnaire.

Pour ce qui est de la violence, les esprits ne réagissaient à l'époque pas du tout comme les nôtres en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. La violence ouverte ne choquait pas autant qu'aujourd'hui, mais fascinait.

\*  
\* \*

**Pierre Chaunu :** Le mot clef de votre communication est le mot de ressentiment. Ayant été élevé à Metz, j'en ai fait l'expérience presque directe. La première réaction des gens qui avaient connu l'ancienne Allemagne a été un étonnement total. On ne reconnaissait plus les Allemands. Il s'agissait d'une rupture totale avec l'Allemagne impériale. Certes, on peut toujours déceler des éléments de continuité. Est-ce pour autant que la France de Louis XV, celle de Voltaire est responsable des massacres révolutionnaires de Vendée ? Il y a eu 200 000 morts lors de ce premier génocide de l'histoire décidé par la Convention. Est-ce la faute à Voltaire ? Il faut bien admettre que se produisent parfois des mutations au sein des peuples. Les Lorrains que j'entendais commenter les événements disaient que ça n'avait rien à voir avec le Kaiser.

Ce qui s'est passé était inimaginable. Songeons que l'Allemagne, sans l'Autriche, de 1880 à 1914, a publié davantage d'ouvrages que la France, l'Angleterre et les Etats-Unis réunis. Il ne s'agissait certainement pas d'un pays de sauvages. Les Allemands ont eu près de 60 % des prix Nobel scientifiques. Bismarck avait fait des Bleischroeder, juifs ashkénazes, des nobles prussiens.

Les Mendelssohn étaient représentés dans tout ce que l'Allemagne comptait de meilleur. La rupture fut donc aussi totale qu'inattendue. Le traité de Versailles est sans aucun doute à l'origine du ressentiment qui a profondément affecté l'esprit des Allemands. Il n'y aurait pas eu Hitler au pouvoir s'il n'y avait pas eu ce ressentiment.

\*  
\* \*

**Jean- Marc Varaut :** C'est à partir d'une lecture refaite du procès de Nuremberg que je voudrais poser quelques questions. Au cours de ce procès, qui commence par un réquisitoire de 130 pages où il n'est question que de la persécution des juifs et qui se termine par un jugement, dix mois après, où est mentionnée la notion de génocide, le concept de « solution finale » est peu à peu apparu. A partir de l'audition du chef du camp d'Auschwitz, on remonte à Eichmann, à Heydrich, à Himmler, à Goering et là, on s'arrête. Quelles réflexions vous inspire cette situation ? Pour moi, la réponse est évidente. A partir du choix raciste d'Hitler, à partir du moment où il a décidé que tous les avocats allemands juifs cesseraient d'être avocats, tout était scellé.

Le choix du pacte secret germano-soviétique du 23 août 1939, révélé progressivement au cours du procès grâce à l'habileté de l'avocat de Rudolf Hess, est le pacte par lequel Ribbentrop et Molotov, au nom de Staline et d'Hitler, vont rendre possible la seconde guerre mondiale. Staline reçoit en effet, pour prix de son abstention, la Moldavie, le nord de la Pologne et les pays baltes. Cette décision, qui est une rupture avec son idéologie, n'est-elle pas exclusivement une décision de Hitler ?

Le maréchal Keitel et le général Joll ont tous les deux déclaré qu'ils étaient totalement adversaires de l'invasion de la Pologne, qu'il n'y avait plus que dix divisions sur le front du Rhin et que si les cent divisions françaises et anglaises s'étaient mis en marche, l'Allemagne eût été occupée. Là encore, ne s'agit-il pas d'une décision exclusive de Hitler contre l'avis de son état-major.

Enfin, pourquoi est-ce que les Américains ont voulu les procès de Nuremberg contre l'avis de tous les autres pays ? Il s'agissait essentiellement de faire condamner comme crime international une guerre d'agression. Est-ce que ce crime d'agression, l'occupation de la Pologne, ne fut pas un crime exclusif de Hitler ?

\*  
\* \*

**Edouard Bonnefous :** Il y a peu d'exemples où une nation maritime ait pu gagner une guerre sans la maîtrise des mers. Or, en juillet 1940, au tout début de Vichy, Roosevelt avait décidé, sans recours à un vote législatif, de mettre à la disposition de l'Angleterre d'importants éléments de la flotte navale américaine. Des accords entre Roosevelt et Churchill ont ensuite officialisé cette décision, les Américains indiquant qu'il leur faudrait sans doute plus d'un an avant de pouvoir livrer la flotte des Liberty Ships. Lorsque la machine industrielle fut lancée, ce furent près de 400 bateaux qui, chaque mois, sortirent des chantiers navals américains.

Aussi bien Churchill que Roosevelt ont donc porté tous leurs efforts sur la maîtrise des mers. A partir du moment où la flotte allemande ne fut plus en mesure de se déplacer sans des risques mortels, Hitler avait pratiquement perdu la guerre. Comprenant que l'horizon maritime lui était devenu inaccessible, il s'est retourné vers les terres et s'est engagé dans la conquête impossible de la Russie, tombant ainsi de Charybde en Scylla, tout comme l'avait fait avant lui Napoléon.

\*  
\* \*

**Roland Drago :** Voilà un homme qui est un raté, qui est insignifiant. Il ne prend de l'importance qu'à partir du milieu des années vingt et, soudainement, il devient un génie, un génie du mal certes, mais un génie politique, un génie militaire, un génie diplomatique. Comment a-t-il pu évoluer ainsi ? Il y a là un mystère que je vous serais reconnaissant d'éclaircir.

\*  
\* \*

**Gérald Antoine :** Le terme «nazi » est une contraction de « national-sozialistisch ». Est-ce que tout le succès de Hitler ne s'explique pas par la conjonction constante qu'il a opérée entre le nationalisme et le socialisme, deux apports essentiels qu'attendait consciemment ou inconsciemment l'ensemble de la nation allemande ? Pour ce qui est de l'apport socialiste de Hitler, pensons au développement extraordinaire dû à sa volonté du logement social ; pensons à la Volkswagen, voiture du peuple ; pensons aux grands travaux.

Vous avez évoqué les historiens qui se sont intéressés à la personnalité, à la destinée de Hitler. Mais ne serait-il pas intéressant de faire état également des témoignages des grands personnages politiques qui ont connu Hitler ? De Gaulle, Churchill par exemple. Le vaste portrait brossé par Charles de Gaulle dans les *Mémoires d'espoir*, suivant immédiatement celui, plus sobre, de Mussolini, appelle analyse et réflexion.

\*  
\* \*

**Pierre Tabatoni :** Vous avez indiqué que Hitler, en dépit de sa mentalité bohème, avait été capable de comprendre la logique de l'organisation. Permettez-moi de me référer à un ouvrage sur Albert Speer, qui était responsable de l'économie de guerre en Allemagne. Or Speer, qui était très proche de Hitler, fait part de son incapacité à organiser l'économie allemande en raison du caractère profondément désordonné du système nazi. Il explique en outre que Hitler était peu travailleur, peu doué pour comprendre les dossiers complexes et qu'il laissait faire son entourage, composé comme on le sait de personnages assez médiocres. Speer se battait en l'occurrence en permanence avec Himmler et Goering. Ce sentiment de désordre du système et de l'incapacité de Hitler à organiser est confirmée par vos réflexions ?

\*  
\* \*

**Alain Plantey :** L'épisode hitlérien est, à mes yeux, extrêmement dramatique. Voilà en effet un peuple hautement cultivé, le peuple allemand, qui est arrivé à accepter des thèses aussi monstrueuses que celles du nazisme. Beaucoup avaient vu des prisonniers et connaissaient l'existence des camps d'internement. Comment l'humanité peut-elle atteindre ce degré de destruction de soi-même ? Ne peut-on pas craindre que cela se reproduise ? L'épisode nazi est d'autant plus inquiétant qu'il est survenu au cœur d'une vieille Europe, civilisée et chrétienne ?

\*  
\* \*

**Jacques de Larosière :** Comment l'économie allemande a-t-elle pu, par des méthodes non orthodoxes, se rétablir après la grande crise de 1929 ? On a compartimentalisé le commerce extérieur, pratiqué une politique systématique de grands travaux, de logement social et de dépenses militaires ; on a aussi réduit massivement le chômage et stabilisé la monnaie. Même s'il y a eu grand désordre, force est de constater que l'économie allemande s'est assez bien tirée d'affaire. Pourriez-vous apporter quelques précisions sur ce processus ?

\*  
\* \*

**Jacques Leprette :** Une interrogation demeure et j'aimerais connaître votre sentiment. Comment le stratège que fut Hitler a-t-il pu tirer un trait sur les deux tiers de l'humanité, avec ses capacités industrielles, militaires et autres ? Comment cet esprit a-t-il pu penser qu'il sortirait victorieux ? Le hasard m'a fait rencontrer les quelques criminels qui n'avaient pas été pendus après Nuremberg. J'ai pu constater que la grande stratégie leur échappait totalement. Y avait-il autour de Hitler un état-major qui aurait pu lui éviter de se lancer dans une aventure dont on pouvait deviner l'issue ?

\*  
\* \*

**Jean-Marie Zemb :** En admettant qu'en 1924, Hitler n'ait pas voulu davantage ménager ses lecteurs dans les douze chapitres du premier tome de *Mein Kampf*, intitulé *Règlement de comptes* que dans les quinze chapitres du second - intitulé *le mouvement socialiste national*, le philologue ne peut s'empêcher de présenter quelques observations sur cette période dont il n'a pas été le témoin direct, mais qui lui paraissent apporter quelque éclaircissement sur un destin tragique réputé énigmatique ou mis au compte de la prédestination génétique d'un peuple.

Chez Terentianus Mauris, *habent sua fata libelli* était précédé par *pro captu lectoris*. En 1924, le qualificatif « exclu » était loin d'avoir le sens qu'il a pris trois quarts de siècle plus tard. Aussi bien préférerais-je le mot actuel /exclu/, lourd de menaces morales et politiques, au mot /raté/, dont les connotations me paraissent surtout individuelles et pathologiques, comme celles d'/asocial/. Le succès de l'exclu devenu rebelle auprès d'une population frappée par une misère ressentie, à tort ou à raison, comme injuste — comme l'ensemble du Traité des Versailles — est évidemment moins énigmatique que celui d'un “raté” dont les outrances et les niaiseries auraient subjugué un peuple immature comme les habitants légendaires de Hameln.

Dès son enfance, Hitler souffrait d'une double exclusion : sa région natale avait été coupée du royaume de Bavière pour avoir été l'alliée de Napoléon, tandis que sous les Habsbourg, la composante allemande de l'empire austro-hongrois devenait minoritaire. La candidature de l'adolescent à l'École académique de peinture de Vienne fut refusé par un jury qui considérait que son talent évident devait l'orienter vers le dessin d'architecte. Mais la Grande École d'architecture exigeait le Baccalauréat (*Matura* en Autriche, *Abitur* en Allemagne). Le candidat, qui avait quitté l'école dès la fin du primaire, se sentit donc exclu, cette fois encore *a priori*. Ce rebelle ne manquait pas de vitalité. Pour compenser son destin, l'autodidacte se mit à dévorer tout ce qui lui tombait sous la main, mais sans avoir pu former son jugement critique. Comme tous les exclus, il critiquait

sévèrement les causes et les conditions de son exclusion. Le lecteur boulimique devenait un observateur aussi impitoyable que superficiel en même temps qu'un rêveur mégalomane.

Alors qu'il méprisait la décadence physique et morale qui caractérisait à ses yeux la France, il tenait en grande estime le soldat anglais, malgré les semaines de cécité dues à l'ypérite répandue sur les tranchées. Enfin, il considérait pour deux raisons majeures à ses yeux le peuple juif comme un modèle dont il fallait analyser et imiter le comportement : sa maîtrise des techniques de la « propagande » et son souci jaloux du maintien de la pureté de sa « race ». Son antisémitisme hystérique et criminel ne se constitua que plus tard, lorsque Hitler crut déceler une emprise juive décisive dans le bolchevisme d'une part et dans le capitalisme mondialiste d'autre part. [On doit à l'observateur de l'économie d'après la Première Grande Mondiale le néologisme péjoratif « verinternationalisieren ».] Il se tenait pour investi d'une mission sacrée — il invoquera souvent la *Providence* — à telle enseigne que sentant la défaite probable, il déclarera dix ans après avoir rédigé son programme que le peuple allemand méritera[it] la défaite pour ne pas avoir été à la hauteur de cette mission. Le point de fuite de toutes ses perspectives était la coïncidence d'un *Etat*, d'une *Nation* et d'un *Peuple*. L'exclu rêvait d'un vrai socialisme : celui que lui présentaient le parti social-démocrate et sa courroie de transmission, l'organisation syndicale, lui semblaient trahir au bénéfice d'une classe, voire d'une faction, le bien commun. Pour des raisons que la raison n'ignore pas, il fut traité d'excité d'extrême-droite, alors qu'il a greffé son mouvement sur le « Parti Ouvrier Allemand » auquel il a ajouté, dans l'ordre, les déterminants « Socialiste » et « National ». Le Centre et la Droite pensaient l'instrumentaliser et s'en débarrasser. A ces observations sémiologiques, il faut sans doute ajouter que le terme fort imprudent de « pangermanisme » ne voulait guère dire plus que l'aspiration vers l'unité d'un peuple dans une nation, avec un retard de plusieurs siècles.

\*  
\* \*

**Général Michel Forget :** C'est quand même sous la direction d'Hitler que l'Allemagne, à partir de 1933, a constitué une armée redoutable en très peu de temps et, surtout, une armée mettant en œuvre un style d'action inconnu jusqu'alors. Il semble bien que Hitler ait parfaitement compris, et très tôt, l'intérêt de la motorisation des forces terrestres, l'intérêt de l'aviation, l'intérêt du couplage entre les deux. Mais on peut également, à juste titre, avancer que Hitler a surtout bénéficié du talent de quelques grands généraux. Quelle fut donc, dans la réalité, l'influence de Hitler sur la constitution de cette Wehrmacht et sur l'élaboration de son concept d'emploi et de son style d'action ?

\*  
\* \*

### Réponses :

**A Pierre Messmer :** On pourrait disserter longuement pour savoir quand Hitler s'est rendu compte qu'il avait perdu la guerre, car il n'est pas facile de fixer le moment où l'Allemagne a commencé à perdre la guerre. Tout cela est une question d'évaluation. On pourrait dire qu'à partir de la mondialisation de la guerre, en décembre 1941, l'Allemagne avait perdu la guerre, dès lors qu'elle avait contre elle la Grande Bretagne, les Etats Unis et l'Union Soviétique. Mais rien n'était dit car, en 1942, Hitler aurait pu vaincre l'Union Soviétique ; il aurait pu également faire construire l'arme atomique. En fait, il est beaucoup plus raisonnable de mettre le tournant en 1942-1943. Quoi qu'il en soit, il s'agit ici d'une évaluation rationnelle, pondérée. L'exercice est quasiment impossible pour ce qui est de la prise de conscience de Hitler. Jusqu'au bout, on sait qu'il se raccrochait au moindre espoir. L'hypothèse que nous pouvons faire est qu'à partir de 1941 il avait

constamment deux fils de pensée à l'esprit : l'un était que la guerre allait continuer, qu'il n'y aurait pas de nouveau 1918 et que l'Allemagne pourrait vaincre à force de volonté ; l'autre était que l'issue serait désastreuse. La décision de l'extermination des Juifs fin 1941 ne peut pas, à mon sens, être dissociée du sentiment de la défaite. Toutes les politiques de peuplement germanique et d'expulsion des populations slaves dans le Lebensraum de l'Est sont stoppées. En revanche l'extermination des Juifs va jusqu'au bout.

**A Jean Tulard :** La référence à l'histoire est certes présente chez Staline et chez Hitler, mais elle n'a pas le même statut. Dans l'idéologie marxiste-léniniste, la référence à l'histoire nationale est instrumentalisée. Elle l'est particulièrement pendant la guerre à des fins de rassemblement des forces de la nation. Mais elle est toujours en compétition avec une interprétation universelle de l'histoire ce qui se traduit dans le nom même de l'Etat qui, pour la première fois dans l'histoire du monde, est un nom sans référence géographique.

Dans le nazisme, la référence nationale est beaucoup plus importante et Hitler, grand propagandiste, utilise habilement cette corde. Mais fondamentalement, son idéologie, qui reste pour une grande part ésotérique avec des références à Dieu et à la Providence, est supranationale. La race aryenne, dont il dit que c'était une race originelle qui a disparu, mais dont les éléments sont le plus concentré dans le peuple allemand, devait être recrée par des croisements appropriés. Dans cette optique, l'histoire nationale n'est pas grand' chose. La référence à Frédéric II vient plus de Goebbels que de Hitler, qui se référait pour sa part essentiellement aux grands empires de l'Antiquité. La référence à l'histoire nationale n'apparaît donc pas très importante au regard d'un programme raciste à portée mondiale.

**A Alain Besançon :** Le nazisme n'est pas seulement une réaction au bolchevisme, puisque son projet est non seulement d'annuler le libéralisme, mais aussi d'annuler la civilisation chrétienne. Il n'est en rien comparable au communisme qui, lui, part de l'acquis, c'est-à-dire de ce que l'humanité a développé en termes de forces de production, pour construire une société fraternelle mondiale. Le nazisme, en revanche, est une réaction à deux millénaires de développement humain dominés par la force corruptrice des Juifs.

On peut faire des rapprochements entre les révolutions bolchevique et nazie. Il n'en demeure pas moins une différence majeure : le communisme peut s'effondrer de l'intérieur, mais il s'autodétruit rarement, alors que le nazisme, par la valorisation même de la guerre, prend au départ le risque de son anéantissement.

Assurément, l'anticommunisme et la peur de ses violences ont joué un rôle. Mais le problème du moral des troupes est différent de celui du moral de l'arrière. Le moral à l'arrière n'a pas craqué, en dépit de privations et de bombardements sans commune mesure par rapport à ce qui s'était passé en 1917 et 1918. Il reste donc un mystère du jusqu'aboutisme allemand, mystère que n'élucide pas la psychologie des peuples puisque le même peuple en 1918 a craqué.

**A Jacques Dupâquier :** Je conviens très volontiers que le nazisme n'était pas fondé uniquement sur de la rationalité. Mon problème en tant qu'historien est de fournir une interprétation aussi rationnelle que possible d'un phénomène qui n'était pas forcément rationnel. Il est bien clair que Hitler essayait de captiver les foules par des procédés de spectacle, par des mises en scène grandioses. Mais le point est de savoir ce qui faisait que la société allemande était sensible à cette pompe. Personnellement, je pars de l'idée qu'une autre société n'y aurait pas été aussi sensible. Cela pose donc la question de la réceptivité de la population allemande.

Le philosophe Eric Voeglin a, me semble-t-il, fort bien caractérisé ce que Hitler essayait de transmettre par ses mimiques, par ses discours et par les grandes cérémonies : un sentiment de puissance existentielle. Beaucoup d'Allemands ont été impressionnés parce qu'ils étaient dans une disposition psychologique pour l'être. Le même Eric Voeglin, qui était parti en exil, jugeant dans

les années soixante les élites allemandes, parle « d'idiotie politique et morale ». Au lieu de prendre au sérieux le génie de Hitler, on regarde ce qui rend des gens suffisamment bêtes pour le croire génial.

**A Pierre Chaunu :** Le ressentiment, certes. D'un autre côté, lorsque vous insistez sur le fait que l'Allemagne impériale était une autre société, il ne faut pas oublier que cette société était quand même dans une continuité d'engendrement avec la société de Weimar. Si l'on compare la société impériale de 1910 avec la société allemande de 1938, on trouve nécessairement des éléments de continuité.

**A Jean-Marc Varaut :** Il n'est pas question de nier que Hitler a joué un rôle moteur en prenant des décisions qui ne venaient pas de la société allemande. En particulier, sur le plan diplomatique et militaire, ce rôle est avéré. La décision de conclure un pacte avec Staline est de son fait ; la décision d'attaquer la France en choisissant le plan de Guderian est de son fait. Et l'on voit qu'il se fiait en grande partie à son flair.

**A Edouard Bonnefous :** Certes, la maîtrise de l'espace maritime est essentielle, mais l'habileté de Hitler et l'énorme risque qu'il prenait en exerçant son habileté ainsi, c'était de mettre à profit un créneau temporel. S'il avait dû attendre d'avoir la supériorité terrestre et navale à la fois, il n'aurait jamais rien pu entreprendre. Ayant quelque avance en armement sur la France et l'Angleterre, il lui a fallu en profiter avant de la perdre en 1942. A partir de ce premier pas, il a été obligé de poursuivre dans une fuite en avant nécessitée à la fois par le besoin de maintenir à un haut niveau, à travers des victoires, l'aura charismatique du régime et par la logique idéologique de la conquête du continent européen.

**A Jacques Leprette :** Si personne n'a évité à Hitler de prendre des décisions désastreuses, c'est sans doute parce le problème se posait à nouveau comme il s'était posé dans l'Allemagne impériale durant la première guerre mondiale. Comment l'Allemagne, forte de 70 millions de personnes, pouvait-elle imaginer étendre sa domination sur les deux tiers de l'Europe continentale, forte de 500 millions de personnes ? Il n'y a bien sûr pas eu de répétition à l'identique en 1938, mais il y a eu néanmoins la récurrence du dilemme allemand. L'Allemagne était en effet, comme je l'ai déjà dit, à la fois trop et trop peu puissante.

**A Roland Drago :** Personnellement, je n'utiliserais pas le mot de « génie ». Hitler était un homme possédant d'extraordinaires talents de communication et de mémoire ainsi qu'une vraie intelligence politique. En outre il possédait quelque chose qui était en accord avec la période : la détermination.

**A Gérald Antoine :** Il serait intéressant d'utiliser l'analyse d'hommes politiques contemporains sur Hitler. D'une façon plus générale, ce qui manque aux biographies de Hitler, c'est qu'elles n'incluent presque jamais des Hitler imaginaires. A partir de l'occupation, Hitler a hanté l'esprit de millions d'Européens et ce Hitler monstrueux, bête de l'apocalypse, perçu différemment selon la culture des gens, n'est jamais décrit.

**A Pierre Tabatoni :** Speer a un jugement sévère, mais exact. Hitler ne comprenait pas tout à tout, contrairement à ce qu'il voulait faire croire et il est bien normal que le jeune Albert Speer ait perçu le décalage qui existait entre l'image et la réalité.

**A Alain Plantey :** La question que vous posez est celle de l'énigme du nazisme. Elle dépasse de beaucoup celle de l'énigme de Hitler. L'histoire de la violence nazie, de l'antisémitisme



est avant tout celle de cette énigme. La principale réponse passe par l'expérience de brutalisation de la première guerre mondiale, à quoi s'est ajoutée en Allemagne une sorte de brutalisation par guerre civile, à savoir les luttes entre extrême-gauche et extrême-droite qui, entre 1930 et 1933 ont fait plusieurs centaines de morts. Le deuxième élément est l'idéologie nazie qui vise à élever les gens, à les trier, à les éliminer et donc dévalorise la vie humaine. Les membres des Einsatzgruppen qui tuent par fusillade plus d'un million de Juifs en Union Soviétique, hommes, femme et enfants, sont tous des docteurs. Cela montre à quel point la culture ne prémunit pas contre la barbarie. L'université dans laquelle ont été formées les élites allemandes avaient en fait été noyautées dès les années vingt par les nazis.

**Jacques de Larosière** : Le rétablissement de l'économie allemande s'est effectué selon des moyens peu orthodoxes et l'on a pu parler de keynésianisme avant la lettre. En fait c'était le réarmement qui constituait la demande. Si ce réarmement a eu des effets aussi bénéfiques, c'est parce qu'il y a eu une politique de semi-autarcie et de coupure avec le monde financier mondial. Or cette politique d'autarcie a pu être mise en place uniquement parce que les entreprises allemandes d'exportation n'avaient plus de débouchés ni de liens à l'étranger depuis l'éclatement de la crise économique.

**A Jean-Marie Zemb** : A mes yeux, Hitler n'est pas un raté, mais un raté social selon les critères de l'époque. Il n'est pas admis dans les écoles, vit de petits travaux et n'a aucune compétence professionnelle. Pour ce qui de la socialisation, Hitler a certes travaillé çà et là sur des chantiers, mais il n'a pas d'amis, pas de famille.

Quant au philo-sémitisme de *Mein Kampf*, il relève de l'illusion. La reconnaissance de la pureté du sang chez les Juifs n'est pas un constat admiratif, mais le constat d'une différence rédhibitoire. L'antisémitisme de Hitler est patent dès ses premiers écrits.

\*  
\* \*